

## L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—Ainsi, reprit-elle au bout d'un instant, la situation est bien claire: pour que les collatéraux eussent pu hériter, il eût fallu ou qu'il n'y eût pas de testament ou que l'héritier unique fût mort.

—Parfaitement! approuva Lambertin; et de ces deux hypothèses, il n'y en a qu'une qui soit admissible.

—Laquelle?

—Celle de la mort de l'enfant reconnu.

—Vous avez raison... et pourtant... il ne serait pas impossible non plus que le testament disparût.

—Comment?

—Eh! on ne sait pas! est-ce que le feu ne peut pas prendre à l'étude de M Durandau?

Lambertin remua la tête.

—Si vous ne comptez que sur des chances de ce genre, dit-il, vous ferez bien de renoncer à l'héritage.

—C'est dommage, car on dit que le Bonnet était fort riche.

—En effet!

—On parle de plusieurs centaines de millions... et il y en aurait pour tout le monde!... Pour mon compte, j'avoue qu'il me sera bien dur de renoncer à cet héritage. J'avais formé tant de projets déjà. J'aurais quitté Paris. Je serais allé me réfugier à l'étranger, dans quelque pays béni du ciel, avec quelqu'un que j'aurais aimé et dont j'aurais mis toute ma joie à faire la fortune et le bonheur, un rêve de vie à deux, loin du monde, oublieux et oubliés, renfermés dans un amour égoïste qui se suffit à lui-même... Et dire que pour cela il ne faudrait que la disparition de ce testament... Mais, au fait, êtes-vous bien certain qu'il existe?

—Oh! absolument certain.

—Qui vous l'a dit?

—M. Durandau.

—Et il est en tout conforme aux minutes que voici?

—Je le crois, car il n'y a aucune bonne raison pour admettre qu'il en soit autrement.

—Ah! je voudrais le voir, m'en assurer par moi-même. Ne pouvez-vous pas faire cela pour moi?

Berthe s'était rapprochée de Lambertin, sous prétexte de parcourir les minutes qu'il avait apportées, et, en voulant les prendre, elle avait en même temps pris les mains du clerc.

Ce dernier tressaillit au contact de la peau souple et moite, et eut comme un éblouissement.

—Ce que vous demandez est impossible, répondit-il avec un profond soupir.

—Pourquoi cela?... On ne veut pas le manger, ce testament, il s'agit simplement d'une vérification.

—Ce serait un abus de confiance.

—Qui le saurait? vous et moi, et je vous en serais si reconnaissante.

Et la jeune femme se pencha encore, si bien que ses cheveux touchèrent le front de Lambertin.

Ce dernier voulut se lever, elle le retint.

—Vous êtes un grand enfant! dit-elle à voix chaude et basse comme un voluptueux murmure, mais je n'entends pas insister. Seulement, rappelez-vous bien ce que je vais vous dire. Je veux voir cet acte, entendez-vous? C'est un caprice, une folie! tout ce que vous voudrez... mais le jour où vous me l'apporterez à lire... ce jour-là, je t'aimerai comme tu n'as jamais été aimé!

Et, après avoir longuement appuyé ses deux lèvres brûlantes sur ses yeux, elle s'arracha brusquement des bras du jeune clerc et disparut dans sa chambre à coucher.

Quand, une heure plus tard, Lambertin atteignit le bourg de Saint-Nicolas, il n'était pas remis des émotions violentes par lesquelles il venait de passer.

Il se fit descendre à un kilomètre en-viron du bourg.

Il marcha un moment, la tête nue, humant l'air frais de la nuit.

Comme il atteignait les premières

maisons et au moment où il allait passer devant la maison de M Durandau, il s'arrêta stupéfait, envahi tout à coup comme par un frisson glacé.

A sa profonde surprise, il distingua une lumière au rez-de-chaussée de l'habitation.

Il y avait quelqu'un dans l'étude!... Qui cela pouvait-il être?... M. Durandau était donc revenu?

Une sueur moite perla à ses tempes et il fut pris d'un désir violent d'entrer. Mais il n'eut pas le temps d'obéir à ce premier mouvement.

La porte de la maison venait de s'ouvrir; deux hommes parurent sur le seuil. Le premier, il le reconnut tout de suite, c'était le notaire; quant à l'autre, il ne put distinguer tout à fait ses traits, mais il lui sembla qu'il l'avait déjà vu.

Il s'effaça brusquement dans l'ombre et attendit.

M. Durandau accompagna le visiteur jusqu'à la grille. Là, les deux hommes se séparèrent.

Lambertin attendait, caché dans l'ombre, sans faire un mouvement. Il fallait que l'inconnu passât devant lui, et il était bien certain de le reconnaître, s'il était vrai qu'il le connaît.

Ce ne fut pas long, dix secondes à peine, au bout desquelles il eut toutes les peines du monde à retenir un cri. Cet homme qui venait de passer, c'était la troisième fois, depuis un an, qu'il le voyait à Saint-Nicolas.

Ce qu'il était, M. Durandau ne lui en avait rien dit.

Tout ce qu'il savait de lui, c'est qu'il s'appelait Cyprien Leduc!

## XIV

Trois jours après la scène que nous venons de raconter, le colonel se trouvait dans son hôtel des Champs-Élysées, et il venait de pénétrer dans le cabinet de travail attenant à sa chambre à coucher.

L'entreprise qu'il poursuivait entrainait dans une voie qui ne lui laissait plus que quelques points qui ne devaient pas tarder à se dissiper.

Depuis la fête qu'il avait donnée, des événements importants s'étaient accomplis.

En premier lieu, Olivia avait disparu. Il avait appris qu'à l'issue de la fête, en rentrant à son hôtel, elle avait été prise de crises de caractère bizarre, que les médecins n'avaient pu définir.

Pendant quelques heures, elle avait été mourante. Toute la science de la Faculté avait été mise en défaut et la cause de l'état si grave de la jeune femme avait échappé à toutes les observations.

Mais, comme un mieux relatif s'était manifesté, on lui avait conseillé de partir pour Nice et elle avait disparu.

Il savait, lui, probablement, à quoi s'en tenir sur les causes des désordres constatés et il ne crut pas devoir s'en inquiéter autrement.

Il s'attendait quelque jour à recevoir la triste nouvelle de sa mort, et cela lui suffisait.

Quant au vicomte d'Esclars, c'était différent.

On se rappelle qu'il avait reçu une légère piqûre, lors de sa rencontre avec le colonel, et, soit que cette piqûre se fût envenimée, soit que quelque autre accident inappréciable se soit produit, il avait été, lui aussi, à deux doigts de la mort.

Mais, quoiqu'il ne fût plus jeune, il y avait encore en lui une vitalité remarquable; on avait eu recours à des réactifs puissants, bien qu'administrés un peu à l'aventure, et en moins d'un mois on l'avait remis sur pied.

Toutefois, il était réellement touché. Il avait perdu cette verte allure que l'on admirait en lui. Ses joues s'étaient creusées, son front s'était dépeigné de ses derniers cheveux et son oeil semblait maintenant comme voilé d'atonie et d'égarément. Ses amis ne lui donnaient pas un mois à vivre.

De ce côté, le terrain était donc bien déblayé. Il ne restait plus que l'enfant

## NOUVELLES DE PARTOUT

Dans le discours qu'il prononça à Saint-Hermine, Vendée, à l'occasion du dévoilement de sa statue, M. Clemenceau a manifesté des craintes pour l'avenir de la France. "Je vois, dit-il, que certaines gens s'occupent de sauvegarder la paix en Extrême-Orient. Je ne puis que leur souhaiter du succès. Mais l'Océan Pacifique est loin de nous, tandis que la frontière allemande est proche. Pourquoi, à la conférence de Washington, ne chercherait-on pas à redresser tous les griefs évidents? Je ne voudrais pas, pour ma part, que la France fût mise plus longtemps dans l'obligation de se demander si elle a réellement gagné la guerre." Pour certaines gens, ces paroles du Tigre sont un adieu à la politique. Pour d'autres, c'est une rentrée dans la vie publique. Il conviendrait mieux de dire que c'est un suprême appel aux grandes nations en faveur de sa patrie.

Paris.—Le 24 octobre, à Châlons-sur-Marne, un sous-officier de l'armée américaine occupant la région Rhénane choisira le corps du soldat américain inconnu qui sera inhumé au cimetière national d'Arlington (Virginia). Le corps du héros inconnu sera mis à bord du croiseur américain "Olympia," qui quittera le Havre le 25 octobre pour les Etats-Unis. M. Barthou, ministre de la guerre, plusieurs généraux français, le général Allen et d'autres personnalités françaises et américaines se rendront au Havre pour prendre part aux cérémonies qui auront lieu quand le corps du soldat inconnu sera placé sur l'"Olympia." Un général français, qui n'a pas encore été désigné, posera la croix de la Légion d'Honneur sur le cercueil. M. Barthou a fait savoir au général Allen que le maréchal Foch

inconnu, que le Bonnet millionnaire avait désigné pour son héritier, et, sur ce point, nous savons le parti qu'il avait pris.

Ne connaissant pas cet héritier et ne pouvant, par conséquent, songer à le faire disparaître, il avait résolu de se rendre maître du testament et de l'annuler.

Ses mesures étaient donc bien prises. Berthe avait admirablement joué son rôle; elle n'avait pas eu de peine à rendre Lambertin fou d'amour et, une fois sur cette pente, il n'était pas douteux que le malheureux clerc n'allât jusqu'au bout.

Depuis trois jours que Berthe était de retour, elle avait reçu trois lettres de Saint-Nicolas... trois lettres qui accusaient un désordre croissant dans l'esprit de Lambertin; il était évidemment perdu!

Tout marchait donc à souhait pour l'Indien, et il n'y avait plus qu'à attendre.

De temps à autre, cependant, la pensée de Cyprien Leduc venait se présenter à son esprit et creusait un pli soucieux sur son front.

Il ne l'avait pas revu depuis l'entrevue de Belleville, et il ignorait ce qu'il préparait. L'archiviste lui paraissait un personnage à ménager. Il connaissait l'héritier, et, dans l'hypothèse où la tentative Lambertin viendrait à échouer, il pouvait être utile de faire cause commune avec Cyprien Leduc. C'est pourquoi il le réservait, tout en poursuivant la nouvelle affaire du testament.

Enfin, pour ne rien oublier, nous devons mentionner ce qui se passait à Belleville, en ce qui touche Gilberte.

Pour éviter toute rencontre entre la jeune fille et René, il avait établi Gilberte dans la maison habitée par Mme Brochon, et qui maintenant lui appartenait.

Gilberte était là l'objet d'une surveillance de tous les instants.

D'ailleurs, depuis cette nuit où l'Indien et René s'étaient trouvés en face l'un de l'autre, on n'avait plus entendu parler du jeune amoureux.

Qu'était-il devenu?... on n'en savait rien.

LE PAPE DONNE UN MILLION  
Pour les affamés de Russie

Genève.—Benoit XV a informé la Commission mixte du Comité International de la Croix-Rouge et la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge qu'il a fait don d'un million de lire italiennes en faveur des victimes de la Russie affamée. La moitié de cette somme est mise à la disposition de M. Nansen, haut-commissaire, et l'autre moitié est allouée à l'Union internationale des Secours aux enfants pour l'action entreprise par celle-ci en Russie, sous la direction de M. Nansen.

décorerait le Soldat Inconnu Américain de la Croix de guerre et de la Médaille Militaire, au cours des cérémonies du 11 novembre au cimetière d'Arlington.

Berlin.—Le Président Ebert a donné l'ordre aux anciens officiers et soldats de ne plus porter l'uniforme en public, excepté dans le cas où ils assisteraient à l'enterrement d'un camarade. Cet ordre a été donné dans le but de mettre fin aux manifestations monarchiques où les anciens officiers ont paradé en uniforme. L'ordre frappe particulièrement le Prince Eitel Friedrich, le général Ludendorff et le maréchal von Hindenburg, qui n'apparaissent en public qu'en grande tenue militaire. On permet néanmoins aux officiers de porter l'uniforme s'ils en enlèvent les boutons et insignes portant les symboles du régime impérial. Les monarchistes allemands protestent contre cet ordre, disant que la plupart des anciens officiers sont trop pauvres pour acheter des vêtements civils; l'ordre les force censément à rester chez eux.

Paris.—Le gouvernement français n'annoncera pas officiellement la composition du personnel de sa délégation à la conférence de Washington avant le 18 octobre, date de la réunion de la Chambre des députés. Toutefois il semble certain que les délégués seront le premier ministre Briand, l'ex-premier ministre Viviani, le sénateur Garrault, M. Jusserand et le général Berthelot. M. Maurice Casenave sera probablement nommé secrétaire de la délégation.

Le général Buat, chef de l'état-major de l'armée, l'amiral Grassett et le maréchal Foch seront membres du personnel spécial qui aura à s'occuper des questions militaires.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces au Cardui," dit une lettre de Mme Cora Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes."

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous des louanges de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui."

"Je souffrais des maux de reins et de faiblesses dans mes membres."

"Je pouvais à peine me traîner—épuisée, toujours fatiguée."

"C'était un supplice pour moi d'essayer à faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne."

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, essayez comme cette dame de l'Indiana, souffrant honnêtement le Cardui. Il vous aidera.

Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises féminins, qui a fait des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits plus haut.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.

Se Sentait Fatiguée  
Tout Le Temps

Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait des reins. Prit Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces au Cardui," dit une lettre de Mme Cora Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes."

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous des louanges de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui."

"Je souffrais des maux de reins et de faiblesses dans mes membres."

"Je pouvais à peine me traîner—épuisée, toujours fatiguée."

"C'était un supplice pour moi d'essayer à faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne."

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, essayez comme cette dame de l'Indiana, souffrant honnêtement le Cardui. Il vous aidera.

Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises féminins, qui a fait des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits plus haut.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.